Jean-Yves
Cendrey

Honecker 21

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Berlin, de nos jours, veille d'une année nouvelle. Matthias Honecker, cadre dans une prédatrice entreprise de téléphonie mobile, est las d'un monde où le trahissent sa voiture, sa machine à café ou ses couronnes dentaires. Sans même parler d'un climat délétère avec sa femme, une intellectuelle parfaitement présentable et "tendance", qui vient de lui faire inopinément cadeau de leur premier enfant avant de sombrer dans la dépression. Crise conjugale, premières affres d'une maturité redoutée, sursaut de révolte désespéré ? Ce trentenaire à la dérive, que seul son patronyme relie à une grande Histoire dorénavant aux abonnés absents, doit d'un même élan déménager et faire honneur au réveillon faussement festif qu'un patron capricieux impose à ses employés, bien loin de Berlin, aux confins improbables de la Poméranie…

Furieux de s'y soumettre, en état d'insurrection maritale et existentielle, Honecker se précipite dès lors dans une épopée déglinguée, vers le rendez-vous inattendu que le hasard lui assigne, en apothéose d'une existence jetée en pâture aux Temps modernes…

Portrait grinçant, jubilatoire, libérateur de notre semblable, le roman de Jean-Yves Cendrey est servi par une langue d'une efficacité et d'une rigueur mordantes. Tel le mythique Charlot de Chaplin, Matthias Honecker nous donne à sa manière des nouvelles de notre société telle qu'elle se débat, aujourd'hui, par-delà les murs qu'elle a éradiqués et pourtant reconstruits, dans l'espace immatériel, postmoderne et tragicomique de son libéralisme en déshérence.

JEAN-YVES CENDREY

Né en 1957 à Nevers, Jean-Yves Cendrey, après une vie nomade qu'il mena d'abord seul puis en famille, avec sa femme Marie NDiaye et leurs enfants, vit désormais à Berlin. Il a écrit pour le théâtre, la radio, le cinéma, et publié, depuis 1988, une quinzaine d'ouvrages, pour l'essentiel parus aux éditions P.O.L puis aux éditions de l'Olivier.

DU MÊME AUTEUR

PRINCIPES DU COCHON, roman, POL, 1988.
ATLAS MENTEUR, roman, POL, 1989.
LES MORTS VONT VITE, roman, POL, 1991.
OUBLIER BERLIN, carnets, POL, 1994.
TROU-MADAME, POL, 1997.
LES PETITES SŒURS DE SANG, roman, L'Olivier, 1999.
PARTIES FINES, Mille et Une Nuits, 2000.
UNE SIMPLE CRÉATURE, roman, L'Olivier, 2001.
CONFÉRENCE ALIMENTAIRE, L'Arbre vengeur, 2003.
LES JOUETS VIVANTS, L'Olivier, 2005 ; "Points", Seuil, 2007.
LES JOUISSANCES DU REMORDS, roman, L'Olivier, 2007.
PUZZLE (trois pièces), théâtre, avec Marie NDiaye, Gallimard, 2007.
CORPS ENSAIGNANT, Gallimard, 2007.
LA MAISON NE FAIT PLUS CRÉDIT, roman, L'Olivier, 2008.

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage, du soutien du Centre national du livre

© ACTES SUD, 2009
ISBN 978-2-330-02626-4

JEAN-YVES CENDREY

Honecker 21

roman

ACTES SUD

Je crois qu'il n'est homme au monde qui n'ait un étourneau dans la tête, car nous sommes tous d'une seule fabrique…

GRIMMELSHAUSEN

1

C'est bien sa chance. Le ciel le lâche. Il était à quoi cet homme ? Deux petites heures de route, et le ciel le lâche.

Il est parti il faisait gris. C'était voilé. C'était filamenteux et terne. Il faisait moche, c'était tout. Et puis sur le coup de midi ça s'est mis en paquets. C'est devenu bleu sale. Et puis ça s'est violacé comme des cheveux de vieille, avec des reflets roussâtres. C'est devenu maléfique. Il fait si sombre que les yeux brûlent. C'est à gémir. Le vent est fort. Il n'y a plus d'autre solution. Et il pleut bizarrement.

C'est une pluie qui tombe mal, pas droit. C'est une pluie qui volette et tournoie, hésite à changer d'état, bientôt plus solide que liquide. Il aurait fallu choisir la facilité. Il n'aurait pas fallu improviser. Il fallait préférer Pasewalk, la route directe en pays connu.

Honecker est en proie au regret. Honecker est en proie à l'appréhension. Il sent sa hantise tout près de se cristalliser. La pluie n'est déjà plus la pluie. Une goutte sur deux se métamorphose en papillon poudreux. Et ça s'écrase sans bruit contre le verre tiédi par l'haleine de la clim.

Il redoute que le voyage ne tourne au piège dans cette forêt plus affreuse qu'une autre. C'est plat, avec d'étranges dépressions inondées que la guerre pourrait expliquer. Elle est ici chez elle depuis la

nuit des temps. C'est dur et vert foncé. Les pins font bloc autour de trous d'eau noire cerclés de faisceaux de massettes. Parfois il y a des plaies, là où on a coupé. C'est barbelé de ronces, et comme strié de cendre par des bouleaux débiles. Les fossés sont d'un rose équivoque. On les dirait remplis de fuel. C'est l'hiver qui s'y décompose.

Tout ça fait mal au ventre. La neige redouble. Le cœur bat plus vite. Et pourtant Honecker s'interdit de ralentir. Il ne veut pas se retrouver à quoi ? Deux grosses heures de Berlin, si le pire n'est pas devant lui.

D'une main il déploie une carte. Il se souvient d'avoir dépassé Babigoszcz. Il repère la veine rouge qui descend du nord. Il touche Babigoszcz du doigt, un point blanc dans une grande tache verte où le bleu des rivières sinue comme des varices. Il relève les yeux. Sa carte est infidèle. Il se voit au milieu de nulle part, ciel et terre indistincts. C'est mou et c'est épais, de la couleur des faits divers quand le papier journal a tourné en bouillie.

Le cœur d'Honecker bat plus vite. Les Tokio Hotel l'accompagnent en crachouillant sur 56.6. La réception est mauvaise dans ces contrées maussades.

Schrei ! Bis du du selbst bist
Schrei ! Und wenn es das Letzte ist
Schrei ! Auch wenn es weh tut
Schrei ! So laut du kannst !

Il saisit mal ce que ça crie. Cette langue est moins maternelle, moins la sienne que la veille, la langue du staff et celle du boss hier soir encore, au dîner de motivation. Il aurait d'abord besoin de comprendre ce qu'il fait là, du mauvais côté, entre le bord droit de la carte et les petites croix noires de la frontière rehaussée de jaune.

Il a obéi à une impulsion. C'était la première fois. Il se promet qu'on ne l'y reprendra pas.

Nein-nein-nein-nananana-nein…

La façon dont ça cogne, le cœur et la chanson. Bom ! Bom ! Sa poitrine n'est plus qu'une boîte à rythmes au bout du rouleau, une peau de zèbre tendue sur un demi-cageot d'électronique au rabais. Voilà même qu'elle se fend, que ça claque là-dedans, et qu'il doit presser le poing sur son cœur pour ne pas se vider d'un reste de sang-froid.

Il est perdu sur la carte et dans le blizzard. La chaussée a disparu. Il n'a guère que le rose pâlissant des fossés pour se diriger mais n'a toujours pas ralenti. Il est même tenté d'accélérer, de ne prendre en considération que sa peur maladive. C'est douloureux de résister à une aussi folle envie de s'affoler. La main doit masser le front, caresser les cheveux, tapoter la nuque, comme si elle appartenait à un autre, affectueux et confiant.

Enfin la raison commande à la jambe de lever le pied. Rien ne se passe. L'ordre n'a pu descendre au-delà de la cuisse. La jambe est prise de tremblements. Dans l'urgence, Honecker empoigne son pantalon à hauteur du genou droit et le tire à lui. La chaussette se laisse voir. Le mollet apparaît. Enfin les tendons se raidissent, la cheville répond et la vitesse fléchit – très insuffisamment eu égard aux circonstances. Attention à la mort, la mort bête, Honecker ! Attention !

Il penche le buste de côté, s'applique à mieux faire traction sur sa cuisse, les phalanges crochées dans un pli de l'étoffe. Enfin la vitesse tombe, le péril s'éloigne, comme l'instant où il retrouvera Turid, où il pincera le double menton de leur nouveau-né en disant quelque chose de drôle. S'il les revoit jamais.

Il traverse toujours mal les forêts. Il en a de mauvais souvenirs, ceux que par jeu il s'est fabriqués

lorsqu'il était enfant, au cours de promenades familiales sur les pentes boisées de Montagne-du-Diable, à l'extrême ouest d'une ville qui s'appelait Berlin-Ouest.

Depuis cette époque improbable où la guerre était froide et ses parents amoureux, les forêts vraies sont chaque fois sa forêt inventée. Alors il y percute des animaux qui n'existent pas, il y fauche en esprit des enfants sauvages jaillis des fourrés, et des arbres fantômes s'y jettent sous ses roues tandis que la nuit s'abat sur lui dans un miaulement de tronçonneuse. Et il est seul au monde. Et le diable l'emporte.

Il y a surtout qu'il est beaucoup tombé en panne pour quelqu'un qui n'a pas trente ans. Il a commencé tout petit avec des parents aussi malchanceux que dangereusement fatalistes. Cela engendra chez lui un tempérament anxieux compliqué d'un penchant à la superstition. Il a pris l'habitude de parler à ses voitures, de les encourager, mais aussi de conduire en priant la fatalité de se désintéresser de lui.

Après trop de durites éclatées et de courroies de distribution rompues, même la plus douce autoroute reste à ses yeux pavée d'angoisse, réduite à un alarmant alignement de bornes de détresse auxquelles il porte une attention fervente, souhaitant toujours être à même de choisir entre précédente et prochaine la plus proche des deux si d'infortune il lui fallait la rejoindre à pied.

Les voitures à problèmes sont communément le lot de la jeunesse, mais le jeune Honecker a collectionné les plus mal en point de la nouvelle Allemagne. Aucun de ses compatriotes n'en a autant fait remorquer en une décennie, du moins s'amuse-t-il à l'affirmer quand à l'occasion il s'épanche sur sa malédiction, prenant soin de la tourner

en dérision pour mieux convaincre de son bien-fondé.

Les choses ont failli changer quand Turid lui a appris qu'elle était enceinte. Elle a acheté une papaye. Elle l'a cachée dans leur lit. Il s'est couché. Il a attrapé le livre. Depuis des semaines il piquait du nez avec mauvaise conscience sur ce texte magnifique et rebutant : *Les Somnambules*.

Turid lui choisit ses lectures. Elle ne voudrait pas d'un ignare dans sa vie. Elle le traîne aux premières et aux vernissages. Elle le traîne à des tables rondes. Elle le traîne à des dîners avec des gens qui ont des choses à dire. Il est de bonne composition. Il s'enchante de son mieux. Mais Turid ne s'arrangerait pas éternellement d'un compagnon qui ait seulement l'air d'être intéressé par les gens intéressants. Intéressé il doit le devenir vraiment, jusqu'à passer lui-même pour intéressant. Il s'y emploie. Il se plie avec conscience aux exercices d'admiration. Il distille l'ennui comme d'autres la betterave et en tire un honnête alcool rhétorique. Désormais il sait dire en quoi ceci est puissamment original et cela tristement réchauffé, ou l'inverse. Il fait des progrès émouvants.

Elle ne le supporterait pas tel qu'il était quand ils se sont rencontrés. Quand ils se sont rencontrés il se moquait de passer pour fruste. Il était désinvolte avec la beauté quand le hasard n'en était pas l'auteur. Elle avait mis longtemps à deviner ce qu'elle lui trouvait. Elle avait mis tout aussi longtemps à se l'attacher. Il fuyait la tourmente affective et la femme de ses rêves était plus une mère poule qu'une aventurière cérébrale bien roulée. La prudence l'habitait, repoussante à souhait. Turid ne s'était pas découragée. Impressionné par sa constance, Honecker lui avait un jour demandé

Qu'est-ce qui a bien pu te plaire en moi ?

Elle avait répondu

Ce que j'allais faire de toi.

D'être aimé comme un personnage de fiction l'est par sa créatrice convient à Honecker. N'en déplaise à Turid il y a de la maternité là-dedans, et il boit du petit-lait.

Pour autant il n'attend pas tout d'elle et de ses exigences. Parfois il concourt spontanément à sa transfiguration. Il a de sa propre initiative renoncé au stade, à encourager le Hertha-Berlin et à hurler avec les loups quand l'arbitre indispose. Il ne laisse plus Turid aller seule à sa salle de sport. De sa propre initiative il en est de-venu un membre aussi assidu que chagrin, et à son corps défendant il s'y modèle un physique. Il ne laisse plus Turid, déjà trilingue, aller seule à ses cours d'italien. Il s'est de sa propre initiative inscrit pour une session de trois mois à la Haute-Ecole-du-peuple et apprend l'italien comme on apprend à danser la passacaille avec un pied bot. On ne se refait jamais en entier. D'ailleurs sa dernière initiative a été de manquer six cours consécutifs et il ne renouvellera pas son inscription. Il souffre trop derrière un pupitre, face à une maîtresse qui pose des questions, même si elle est gentille et les questions faciles. Il a de mauvais souvenirs de l'école, parfaitement authentiques mais non moins effrayants que ceux contrefaits en forêt.

Dans celle qui est en train de l'envelopper de sucre glace avant de l'avaler tout cru, des squelettes incomplets rampent sous l'humus chocolat. C'est plein de dents plombées, de baïonnettes, de boutons de capote. Le sol est si riche en munitions que tous les sangliers ont volé au ciel, le groin arraché. Les taupes aussi ont disparu. L'espèce s'est éteinte à force de remonter des grenades à la lumière.

Et dans les caches de l'écureuil on compte les balles perdues.

Il y a tant de ferraille oxydée au pourtour des mares que bêtes et plantes sont couleur de rouille, à l'exception d'étonnantes salamandres monochromes, pareilles à des giclures de minium sur la vase marron. C'est plein d'éclats de shrapnel et de médailles pieuses, plein de boucles de ceinturon. La brume y est constante, poisseuse, et de fauve à moutarde, comme encore chargée d'ypérite. Nourris à l'excès de cadavres, les vieux arbres ont pris forme humaine. Ils sont dépenaillés, spongieux, couverts de chancres. Les plus affaiblis s'appuient sur leurs voisins qui frémissent de céder sous les prochains assauts du vent, trahis par le capricorne, l'ennemi intérieur.

Honecker se promet que, s'il réchappe, sa prochaine initiative sera de lire avec allant le livre du moment : *Les Aventures de Simplicissimus*. Il se promet de s'identifier au héros de Grimmelshausen, de se faire Simplicissimus, alias Simplex, réputé intrépide et persévérant. Il se promet même, allez tiens, d'aller au bout du livre.

Honecker se promet beaucoup depuis qu'il a bêtement obéi à une impulsion, depuis qu'il neige et que la peur lui tord le ventre. Il va jusqu'à se promettre de traverser l'œuvre d'une traite, dans la nuit, et d'en sortir à l'aube infiniment plus savant, séduisant.

Turid aime tant les amoureux de l'imagination. Elle adore ce qu'elle fait : interroger des metteurs en scène, des plasticiens, des musiciens, des dramaturges, des romanciers sur ce qu'ils font, les entendre en évoquer d'autres, généralement aussi fameux et talentueux que morts. Elle qui voit tout ce qui mérite de l'être et lit passionnément n'est jamais prise au dépourvu. Elle est si cultivée mais

également si pleine de tact que même les plus ternes de ses invités brillent sans effort à son micro. C'est vraiment une bonne émission que celle de Turid, aussi peu écoutée soit-elle.

Et tant pis si la vérité exigerait en fait l'emploi seul du passé. On la saura bien assez tôt.

2

A un moment, très éprouvé par leur vie captivante, Honecker avait demandé à souffler. Il avait plaidé son cas, dépeint ses traumatismes. Il s'était raconté enfant, lui qui fut une rente pour baby-sitters, une babiole mystérieusement conçue par un couple d'universitaires un soir sur trois au théâtre et d'une grande négligence affective, conférenciers baladeurs davantage soucieux de leur notoriété que de leur réussite domestique, lecteurs égoïstes impossibles à faire courir derrière un ballon.

Turid l'avait écouté avec bienveillance, comme s'il avait été son invité à la radio. Il s'était trouvé bouleversant, convaincant. Néanmoins il s'était entendu confirmer sa condamnation aux travaux forcés à perpétuité dans les champs infinis de l'érudition. Turid comprenait qu'il en veuille à Brecht, Müller, Strindberg et tellement d'autres dont les milliers de sales petits bouquins avaient plus enthousiasmé ses géniteurs que les tendres vers boiteux de ses premiers poèmes à papa et maman, mais elle réclamait qu'il pardonne aux écrivains leur talent, et à ses parents d'y être sensibles.

Blessé dans son orgueil, il pourrait se défendre des louables ambitions de Turid à son égard, légitimement se hérisser et mieux protéger ses lacunes, sa chère mollesse intellectuelle. Mais Turid n'est jamais cruelle et ignore le mépris, même le plus

pertinent. Elle aime le moquer, le provoquer, mais n'a jamais honte de lui, ni de ses lourds soupirs dans la pénombre d'une salle de ballet, ni du fait qu'il attaque la lecture d'un journal par la rubrique des sports, ni non plus de son métier ni de ce qu'il gagne – beaucoup, il faut l'avouer.

Turid ne lui en veut pas d'être aussi bien payé pour ses forfaits de cadre libre-échangiste, elle qui l'est tellement moins pour ignorer l'esprit marchand et faire lire Zsuzsa Bánk. Elle rend de bonne grâce à l'argent qu'ils ont ce qu'elle sait lui devoir : la liberté de s'aimer sans compter.

Aucun de ses auditeurs ne l'a entendue céder au romantisme de la gêne, titiller sur ses mérites réels un artiste qui se vend – du moins si son succès n'est pas monumental. Elle tient la réussite pour une heureuse catastrophe tant que le public n'est pas caressé dans le sens du poil qu'il a dans la main.

Elle ne réduit personne à un statut social, son compagnon le premier. Elle n'est toutefois pas bêtement tolérante au point de considérer qu'il faut de tout pour faire un monde. Simplement elle se réjouit de bon cœur de la prodigieuse variété des occupations humaines. Ainsi Honecker sait pouvoir dire la sienne sans risquer d'embarrasser sa Turid devant plus génial que lui.

Un soir qu'ils dînaient au Paris-Bar avec un vieil acteur qui triomphait nu et le pubis rasé à la Schaubühne dans un rôle taillé sur mesure pour un pareil patapouf, leur convive s'enquit de ce que faisait dans la vie l'individu qui rendait jaloux tous les Berlinois matures en partageant les nuits de cette chère adorable si merveilleuse Turid – qu'il embrassa sur les lèvres pour appuyer sa lèche mondaine, puis pelota fraternellement.

Honecker s'étonnait d'avoir pris plaisir à la pièce malgré le jeu incontinent du beau parleur et

tripoteur éhonté qui traitait tout autant Turid en sœur spirituelle qu'en hôtesse de bar. Sur scène, son morceau de bravoure consistait à soulever le pneu de camion qui lui tenait lieu de ventre, à empoigner la courte valve rosâtre qui se cachait dessous et à se branler, non sans éructer de l'Hölderlin de comptoir à un public comblé, sa semence pleuvant sur les premiers rangs sous la forme de postillons étincelants tandis que s'échappait des cintres une nuée de ballons en forme de tête de Mickey, des noirs, des rouges, des jaunes.

Il regarda la main du vieil acteur descendre le long du bras de Turid, comme une épaulette en train de glisser, avec la passementerie des nerfs, la frange des doigts dorés par la lueur des photophores. Il y vit une dégradation, la sienne. Il se sentit indigne d'une femme aussi complète.

Il but une gorgée de bière. Et lorsqu'il reposa son verre, profitant qu'il avait le regard baissé, l'air faussement dégagé

Je ne fais rien de glorieux, je suis dans la téléphonie mobile.

Il reprit une gorgée de bière, en profita pour lever furtivement les yeux. L'autre semblait hésiter sur une réponse – ou bien n'avait pas de commentaire à faire tellement ce qu'il venait d'entendre était sans intérêt. Il fallait en profiter. Honecker en profita donc pour ajouter

C'est un boulot assez immoral, malheureusement si bien rémunéré qu'il interdit d'avoir une conscience.

Il se fendit d'un sourire en coin, soulagé d'avoir eu le temps de se déprécier, de couper l'herbe sous le pied de son dédaigneux vis-à-vis.

La face du vieil acteur gonfla légèrement. Ses fanons frémirent comme les caroncules d'un dindon intrigué tandis qu'il prenait une longue inspiration et fermait un œil, écarquillant le second jusqu'à

lui donner l'aspect d'un œuf de cane péniblement expulsé d'un cloaque de pigeon. Enfin ses lourdes lèvres frissonnèrent, s'entrouvrirent, tremblotèrent d'importance, humides, vineuses. L'instant était proche où la langue allait expulser la sentence qui encombrait la gorge, venue de l'esprit par la trompe d'Eustache, telle une glaire infectieuse dont il faut s'épancher.

Honecker l'avait observée durant la représentation, cette agaçante mais attractive trémulation des lèvres qui faisait qu'on se pendait irrésistiblement à elles – du moins quand on ne s'en laissait pas distraire par la verge enfantine.

Et enfin c'est sorti

Mais mon vieux… formidable ! Tu es dans le cœur nucléaire de cette société qui ne peut plus se passer de parler pour ne rien dire. C'est moi ! T'es où ? J'arrive. D'accord, sinon on se rappelle. Et on se rappelle et on se rappelle, on se rappelle plus pourquoi mais ça fait rien, on se rappellera pour se le demander. Tu es l'apôtre mon vieux, et le messie, le v'là !

Il fit pivoter son handy sur le marbre, un BlackBerry dont il tapota l'écran d'un ongle affreux, bistre et renflé comme un pétoncle. Mais l'attention d'Honecker ne se porta que sur l'énormité des phalanges, l'argent des poils, l'or de la bague, l'azur du lapis-lazuli, la ligne nacrée d'une cicatrice qu'il lui plut d'imputer à un coup d'épée plutôt que d'épluche-légumes – les attributs d'une main de vainqueur.

Lui est né avec des mains d'oiseau qu'il n'a troquées qu'à l'adolescence pour des papattes de gratte-papier, faibles, blafardes, ridiculement minces et courtes – des pinces à épiler des statistiques. Il a horreur de les voir remuer sur un clavier, aligner des données mesquines, libeller des rapports artificieux,

gratter des marges bénéficiaires, soumettre des propositions de dégraissage et lui rapporter de quoi vivre dans une aisance sotte. Leur avidité l'étonne, leur aspect l'afflige. Il ne les supporte qu'au fond de ses poches, parfois paume contre paume dans la chatte de Turid où elles tiennent entières.

Son désir inavouable serait de pouvoir se livrer les poings liés au doux sentiment d'infériorité, d'abdiquer son autorité sur lui-même. Il ne peut bien sûr se le permettre, trop démuni qu'il est face au danger d'être vrai, ou même un rien moins fabriqué.

Il s'empêchait d'envier la prestance assez ridicule mais tellement naturelle du vieil acteur au front si grand, impérial sous sa longue chevelure pisseuse, lissée vers l'arrière mais laissant voir les oreilles, selon la pratique en usage à partir de la cinquantaine chez le Berlinois de caractère. Les lèvres du pontife se remirent à trembler

L'apôtre c'était pas mal trouvé, mais j'ai mieux mon vieux, j'ai mieux : tu es le dealer. Tu es le roi de la rue. Tu as tes antennes partout sur les toits. Tu es l'enfoiré providentiel, mon dealer chéri. Combien ? Combien ? Tant que ça ! Tant pis, vends-moi une ligne, je t'en supplie, avec appel illimité vers l'Albanie le lundi entre minuit et deux heures du mat' ! Le speed d'enfer !

Le patapouf tira de son manteau de laine noire, aussi encombrant qu'un tapis et taillé pour battre sur les talons, un boîtier de cuir beige démantibulé qu'un élastique tenait approximativement fermé. Il l'ouvrit, en sortit de grosses lunettes rondes à monture de plastique rouge. La branche gauche avait été rafistolée au scotch, la droite beaucoup mâchouillée. D'un mouvement lent, comme s'il avait le bras tenu dans une pièce d'armure, il vissa

l'élégant instrument sur son mufle et se renfrogna pour consulter son importune messagerie comme elle le méritait.

Il fallait en profiter. Honecker en profita donc pour réfléchir au moyen d'exister, de répondre à l'aplomb de ce volumineux pantin cousu de fil blanc et pourtant si capable d'en imposer. Il ne trouva que la ressource de poursuivre dans la voie du cynisme qu'il regrettait déjà d'avoir empruntée, craignant de déplaire à Turid. Il se renversa en arrière avec une moue vaniteuse et

Oui, je l'avoue, appel illimité de deux heures ça nous ressemble assez. Oui, tromperie sur les prestations, contrats incompréhensibles, deux ans d'adhésion minimum et frais de dossier carabinés, oui. La hot line au Togo où trois étudiantes en langues sont payées en verroterie pour assurer une permanence 24/24 sur toute l'Europe, oui oui. Des services financiers toujours injoignables à 83 cents la minute d'attente, magouillage entre compagnies scélérates pour niveler les tarifs et traire chacune ses vaches à lait jusqu'au sang, oui oui oui, c'est bien nous, et la dernière… notre dernière trouvaille… Non, là c'est top secret : trop moche !

L'autre écoutait à peine, grogna un coup, en fait n'écoutait pas. Il composa un numéro, disant tout à trac à Turid

Tu m'aurais vu dans Woyzeck t'aurais encore les larmes aux yeux. Seulement voilà, tu venais de naître ma belle, ça date. Mais crois-moi, grosse impression à l'époque : "Oui, Andrès, quand le menuisier ramasse ses copeaux, personne ne sait qui posera la tête dessus." Tout simplement admirable ! Et là on me propose de rempiler avec Büchner, toujours dans la veine saignante. Ce coup-ci en Danton, évidemment, vu ma circonférence, mon encolure de bœuf. Couic ! "Adieu mon ami ! La